[illegible] mais, puisque c'est [illegible] qu'il préfère, peut-être serait-il opportun de lui servir une [illegible] dans son goût. Tenez-y, mons de la joyeuse chanson :

Quel vaillant ministère
La youch'ka
Jamais fichu par terre
La youch'ka !
On n'a jamais vu que
Youch'ka de la digue de Gandouille
De la matchiagouine tanga youch'ka.

Méline rit sous cape
La youch'ka !
Il a pour lui la pipe
La youch'ka !
Et les vieux du Sénat
Youch'ka, etc.

Quand il part en campagne
La youch'ka !
La droite l'accompagne
La youch'ka !
Où donc est-ce qu'il va ?
Youch'ka, etc.

Quand le prix du pain monte
La youch'ka !
Méline dit sans honte
La youch'ka !
Le vaut-il pâtim
Youch'ka, etc.

Rambaud, fier pasteur d'hommes
La youch'ka !
Dit : Quels gaillards nous sommes
La youch'ka !
Notre nom restera
Youch'ka, etc.

Bernard, le petit mauve
La youch'ka !
Pérore et se trémousse
La youch'ka !
Godfroy le mangera
Youch'ka, etc.

Quand Billot va-t-en guerre
La youch'ka !
Nous ne lui pesons guère
La youch'ka !
Ah ! quel beau sabre il a
Youch'ka, etc.

C'est ainsi que la muse
La youch'ka !
Sur un flonflon s'amuse
La youch'ka !
A blasuer ces gens-là
Youch'ka de la digue de Gandouille
De la matchiagouine tanga youch'ka.

Et maintenant, allons chez Anastasie ! Mais vous verrez qu'elle jouera des ciseaux. Dame ! je n'ai pas été gentil pour le gouvernement.

CLOVIS HUGUES,
Député de la Seine.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

A LA CHAMBRE

Distributions de projets

Paris, 12 décembre.

On a distribué à la Chambre des projets de loi portant prorogation de surtaxes aux octrois d'Armentières, Avesnes et Merville.

— On a distribué également une proposition de loi de M. Desjardins substituant au droit fixe de 2 francs sur les blés étrangers un droit gradué. D'après ce projet qui a deux articles, le gouvernement déterminerait le nombre des marchés régulateur et les localités où ils seraient établis, et le droit s'abaisserait à mesure que s'élèveraient les prix du blé sur les marchés régulateurs. Pour sauvegarder le 20 à 21 francs sur les marchés régulateurs, le droit de douane serait de 10 francs aux 100 kilos si ne serait que de 2 fr. quand le blé français vaudrait de 31 à 32 fr.

Contre les étrangers

M. Beauregard, député de l'Indre, déposera mardi sur le bureau de la Chambre une proposition de loi excluant les Israélites et les étrangers qui n'auront pas deux générations comme Français de toutes les administrations publiques

Il demandera l'urgence et un vote au scrutin public.

CRISE MINISTERIELLE EN ITALIE

Rome, 12 décembre.

M. Di Rudinì a informé ce soir, le Roi que les pourparlers pour former le nouveau ministère n'ont pas abouti.

LA MISSION MARCHAND

Paris, 12 décembre.

On est sans nouvelles officielles du massacre de la mission Marchand. Au ministère des colonies, on affirme que les dernières nouvelles reçues de la mission permettent d'espérer que celui-ci n'a malheureusement été massacré car, on sait que la mission ne se trouvait point dans la position qu'elle occupait, au dire du *Mouvement géographique* de Bruxelles, qui semble avoir été mal renseigné.

CHOSES MUNICIPALES

La question des Eaux

A LILLE

Voici le texte de la communication faite à la dernière séance du Conseil municipal, au nom de l'Administration, par M. le Docteur Staes-Brame, adjoint :

Messieurs,

Un certain nombre de nos collègues ayant manifesté des craintes au sujet du manque d'eau que nous subissons depuis quelques jours, l'Administration a cru devoir faire cette communication au Conseil municipal, pour lui exposer la situation.

La baisse des eaux que nous constatons en ce moment ne diffère en rien de celle que nous voyons apparaître tous les ans aux mois de septembre et octobre ; elle a, seulement subi un retard de deux mois.

Depuis longtemps, cet état se faisait sentir tous les ans et provoquait, de la part du public, des plaintes qui avaient leur écho jusque dans le conseil municipal ; et ces plaintes devenaient d'année en année, plus vives parce que tous les ans la consommation augmentait et rendait plus sensible cette insuffisance.

C'est ainsi que de 1890 à 1897 le nombre des concessions a augmenté de 1829, s'élevant de 7.828 à 9.657, et que la consommation d'eau annuelle augmentant de 1.417.074 m. c. s'élevait de 6.244.401 m. c. à 7.661.475 m. c.

L'administration municipale qui nous a précédé avait l'habitude de répondre à ces réclamations par la promesse que, dès que cet état de choses deviendrait inquiétant, la ville pourrait y remédier par l'adjonction des Eaux de Bénifontaine. — « Nous possédons, disait elle, à Vingles et à Bénifontaine, des eaux de qualités excellentes, qui nous suffira d'amener pour avoir de l'eau en quantité considérable. »

C'est là, messieurs, une légende qu'il nous faut, à notre grand regret détruire.

Dès notre arrivée à la mairie, cette question qui intéresse au plus haut point l'hygiène publique, nous a préoccupé, et nous avons nommé une commission chargée d'étudier cette question des eaux potables.

Cette commission, dans laquelle nous avons appelé les hommes les plus compétents en pareilles matières se compose de :

MM. Gruson, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées ; Larivière, ingénieur en chef de la navigation ; Chapuis, ingénieur des mines ; Devos, ingénieur des Ponts et chaussées ; Gosselet professeur à la Faculté des Sciences ; Charles Barrois professeur à la Faculté des sciences ; Gonnart, conseiller municipal ; Colonel Saver conseiller municipal.

Dans ces derniers temps, M. le docteur Calmette directeur de l'Institut Pasteur, a été appelé à remplacer M Chapuis, démissionnaire, pour cause de départ.

Après s'être réunie plusieurs fois, sous la présidence de l'adjoint délégué et s'être rendue sur les lieux, la commission a décidé de faire procéder, à l'époque ordinaire des basses eaux, à une série d'expériences qu'elle a confiée à MM. Levas et Chapuis, à l'effet de déterminer le plus exactement possible quel était le débit des sources de Bénifontaine, afin de savoir quel secours il était possible d'en attendre

Les expériences ont été reprises le mois dernier ; et des observations qui nous ont été communiquées, il résulte que pendant la période des basses eaux le débit journalier de ces sources à l'étiage est d'environ 1800 m. c et de 2400 m. c. à 1 m. 50 au-dessous de l'étiage.

D'où il faut conclure que l'adjonction des sources de Benifontaine ne pourrait nous fournir — à l'époque de l'insuffisance des eaux d'Emmerin, le seul cas qui doive nous préoccuper — qu'un supplément de 2400 mètres c. par jour, et en descendant encore plus profondément de 3 à 4000 m.c.

Quantité bien faible, si l'on considère :

1° Qu'il faudrait pour cela établir à Bénifontaine des machines pour élever et refouler les eaux ;

2° Que la durée des travaux nécessaires serait de cinq ou six ans ;

3° Que la dépense s'élèverait à, au moins 4 000,000.

Telle est la vérité sur les sources de Bénifontaine. Nous pourrons, au reste dans quelque temps communiquer au conseil les conclusions de la commission.

Mais quelque soit la solution adoptée, comment parer à l'insuffisance actuelle ?

La consommation journalière des Eaux d'Emmerin est de 23 à 25,000 mètres cubes pendant les hautes eaux et de 16 à 18,000 mètres cubes pendant les basses eaux, ce qui représente 75 à 110 litres par jour et par habitant et pendant les basses eaux à 35 litres la quantité disponible pour l'alimentation, qui devient ainsi tout à fait insuffisante.

Il nous faut donc arriver à supprimer l'eau de source que nous livrons, à titre industriel, et pour cela, il faut étendre et développer la canalisation des eaux industrielles.

Actuellement la consommation des eaux industrielles fournies par l'Arbonnoise peut s'élever à 6000 mètres cubes par jour. Il nous sera facile par la construction d'une usine élévatrice et d'un réservoir d'arriver à porter la production à 15 ou 20.000 mètres cubes par jour. Car le décret du 20 avril 1872, nous autorise à prélever dans l'Arbonnoise jusqu'à 700 litres par seconde, soit 2520 mètres cubes à l'heure

D'autre part, on pourrait réglementer plus sérieusement l'emploi des eaux potables comme eaux industrielles qui, aujourd'hui, dans attendant à un véritable abus. On constate, en effet, que actuellement environ 2000 mètres cubes par jour sont livrés au tarif industriel de 0,06 le mètre cube, à des particuliers qui s'en servent pour alimenter des moteurs à eaux, des moteurs à gaz, des ascenseurs, etc — voire même pour élever des écrevisses et des anguilles et pour couper des alcools.

Ces modifications feraient facilement obtenir une augmentation de 6 à 7000 mètres cubes par jour, ce qui, aux époques des basses eaux, serait suffisant pour éviter le retour des penuries que nous constatons tous les ans. Aussi l'administration se propose-t-elle de vous présenter sous peu un projet d'extension de la distribution d'eaux industrielles, ainsi qu'un projet de révision du règlement de la distribution des eaux potables à titre industriel

Nous espérons ainsi parer pendant un certain nombre d'années à l'insuffisance de nos sources.

Mais il est bien évident qu'il est absolument nécessaire de prévoir l'avenir et de rechercher les moyens d'augmenter la quantité d'eaux potables ; nous avons aussi à nous préoccuper de la captation défectueuse de nos sources d'Emmerin. Ce sont là des questions qui seront l'objet des études de la commission technique dont je vous parlais tout à l'heure. Aussitôt ces études terminées, nous en apporterons au Conseil les conclusions, ainsi que les projets nécessaires pour les appliquer.

Dr STAES-BRAME,
Adjoint.

DERNIÈRE HEURE

TERRIBLE EXPLOSION DE GAZ

Béziers, 12 décembre.

Par suite d'une fuite de gaz, une explosion s'est produite dans le magasin d'étoffes de Fongoffier

La femme Fongoffier a eu la jambe brûlée, deux passants ont été grièvement blessés par les éclats de la devanture.

UNE BAGARRE A ANGERS

Angers, 12 décembre.

Samedi soir, une conférence en faveur de l'Université libre de Paris à l'occasion d'une bagarre entre les ouvriers les étudiants et la police. Plusieurs agents et étudiants ont été blessés ; trois arrestations ont été opérées ; d'autres sont imminentes.

Les Elections du 12 Décembre

Élection législative

Bonneville, 12 décembre.

M. Chautemps, républicain radical, 8186 voix (*élu*) ; M. Morel Fréval, républicain modéré, 4723 voix. — Manquent 4 communes.

Elections municipales

Commune de Nieppe

Nieppe, 12 décembre.

Section du Bourg. — Inscrits : 728 ; votants, 570. — Vamel J.-B., candidat du Parti ouvrier, 33 voix ; Vancostenoble, réactionnaire, 426 voix (ELU) ; Chubrac, opportuniste, 91 voix. — Blancs et divers, 22.

Section du Pont. — Inscrits : 499 ; votants 420. — A. Vanderschooten, candidat du Parti Ouvrier, 125 voix ; Poissonnier, reactionnaire, 178 voix ; Dhallum, opportuniste, 105 voix ; blancs et divers, 13. — *Ballottage.*

Dans la section du Bourg, jamais les candidats réactionnaires n'avaient eu d'opposition.

Dans la section du Pont, il s'agissait de remplacer un conseiller municipal opportuniste.

Commune d'Avion

Avion, 12 décembre.

Inscrits : 1340 — Votants : 873

La liste du Parti ouvrier obtient une moyenne de 300 voix ; la liste des démissionnaires une moyenne de 400 voix, et la liste dissidente une moyenne de 200 voix

M. Virel, maire démissionnaire est seul ELU. *Ballotage* pour les douze autres sièges.

NOS MUSÉES

Le Musée de peinture

IV

Cependant que s'en allaient, un peu de tous côtés, des tableaux ignorés de nous pour la plupart, notre musée s'enrichissait, nous l'avons dit, de merveilleux trésors que nous apprenaient nos armées victorieuses.

Conservateurs et administration municipale s'efforcent de conserver, au Musée, ainsi constitué, les trésors qu'ils renferment, et ce n'est pas sans habileté qu'ils y parviennent. Ne nous évitent-ils pas en 1816, par forces ruses, la restitution, à l'étranger, de quarante six chefs d'œuvre ? Aussi ne saurait, en leur reprocher les longues années qui s'écoulèrent sans que notre collection s'enrichit d'aucune acquisition.

Le goût pour les arts s'affirme, cependant, de plus en plus dans notre ville par de nombreuses et fort belles expositions. Et pourtant les conservateurs se succèdent sans que rien de remarquable soit à signaler, quand à l'embellissement du Musée ; nous devons attendre 1840, pour voir, avec Reynard, s'accroître, de remarquables œuvres, les collections qui lui sont confiés

Nous devons signaler, pour 1837, l'achat de six tableaux et l'entrée, une année plus tard, du chef-d'œuvre d'un maître alors incompris, de la « Médée » de Delacroix ; devons nous dire qu'on ne songea pas à s'en réjouir ?

Rapidement, franchissons les étapes d'une bonne administration, sans nous arrêter à l'installation du musée en 1848, dans les salles fort bien aménagées au deuxième étage de l'Hôtel de Ville, par l'architecte Beuvignat. Rappelons, brièvement, pour 1807, l'acquisition des deux magnifiques médaillons l' « Eloquence » et la « Science », peints par Veronèse pour la décoration du palais Barbarigo, à Venise et jusqu'en 1870-71, les remarquables acquisitions les envois précieux de l'Etat.

***

1870-1871. — Qui dira les affres éprouvées par le Conservateur pendant cette année d'angoisses ? Nous avons parcouru toute une volumineuse correspondance que nous devrions publier ; elle témoignerait de l'inconscience des uns, de l'affolement des autres, de l'énergie désespérée d'un conservateur intelligent et honnête, de la canaillerie, ordinaire des membres de cette association de crétins qui forme le clergé de France.

Le cadre qui nous est tracé, est trop étroit pour nous permettre une telle publication ; nous ne pouvons que rappeler les mesures de sécurité qu'on crut devoir prendre, en prévision de l'investissement de Lille.

Dès octobre, le Conseil, sur la proposition du Conservateur, ouvrait un crédit destiné à couvrir les frais d'emballage et de transport, dans les sous-sols de la nouvelle préfecture, des plus précieux de nos chefs d'œuvre.

Le lieu de dépôt choisi n'offre pas une garantie suffisante ; le Conservateur s'inquiète, il adresse au maire lettre sur lettre... Enfin, on daigne lui répondre :

« Je regrette que la multiplicité et l'urgence exceptionnelle des affaires dont l'administration municipale est surchargée depuis quelques temps m'aient empêché de répondre aux diverses lettres.....

» Je n'ai donc qu'à vous remercier des sages précautions que vous avez prises. Les dessins originaux ayant été placés dans des caisses en fer hermétiquement fermées, il ne me paraît pas qu'il y ait à prendre pour eux de nouvelles mesures, en quant à la tête de cire, puisque la caisse qui doit l'envelopper est préparée, *il ne faudra sans doute pas longtemps pour l'y enfermer.* »

On conçoit aisément les craintes, les terreurs de l'homme obsédé par le désir de soustraire à toute spoliation possible, notre Musée de peinture. Les *honorées* du Maire, ainsi pleines de saillies spirituelles et merveilleusement calligraphiées, ne rassurent pas le Conservateur ; il multiplie ses démarches, s'assure, près du bourgmestre de Courtrai, un asile au Musée de cette ville, en sollicite un autre à Notre Dame de la Treille.

La fin de la guerre, seule, mit un terme aux inquiétudes du pauvre conservateur.

Nous reproduisons, non pour que s'indignent, mais bien pour que s'esbaudissent nos lecteurs, le passage suivant d'une lettre par laquelle la Commission de l'œuvre de Notre Dame de la Treille et de Saint Pierre se refusa à laisser profaner par des **Toilles emballées** la crypte d'une Eglise :

« La Commission est très disposée à offrir à sa ville, en cas de siège, un asile pour les chefs d'œuvre que renferme son Musée, mais elle ne peut le faire qu'à certaines conditions. D'après les instructions de Monseigneur l'archevêque de Cambrai, la chapelle de la Vierge bénie et consacrée au culte, ne peut être détournée de sa pieuse destination.

« La crypte serait mise à la disposition de la Ville, mais les travaux indispensables pour la conservation des tableaux et pour protéger le monument contre toute dégradation seraient faits aux frais de la municipalité et sous le contrôle de notre architecte, M. Leroy. Les lieux seront rendus plus tard dans leur état actuel. *Il est entendu que l'on ne déposera dans la crypte aucun tableau qui par son sujet ou son exécution serait déplacé dans une église.* »

La Commission, se rappelant les beaux jours du premier empire, eût-elle l'espoir de ne recevoir, pour les « chambarder » que les seuls tableaux qui eussent pu orner, par la suite, ses Eglises ...

MARY GILLI

L'ACTION SOCIALISTE

DANS LA RÉGION

La Réunion de Moulins-Lille

« Nos Sergents-Recruteurs »

Les esclaves de M. Barrois. — M. Duhem a parlé. — Pluie de gayottes

Il existe à Lille un Comité, qui s'intitule *républicain de gouvernement*, et qui s'est donné pour mission de délivrer la bonne galette capitaliste du cauchemar socialiste.

Jusqu'ici cet excellent comité avait délibéré à huis clos — procédé usité quand il s'agit de choses honteuses — ; mais, pris *subito* d'un accès de courage, il vient de partir publiquement en guerre, ayant à sa tête Don Quichotte Dubar et Sancho Barrois.

Sous de tels chefs, c'était aux Moulins qu'on devait s'attaquer, et la première escarmouche a eu lieu samedi dans la salle de l'Alliance, rue d'Arras.

L'*Echo du Nord*, représenté dans la salle par MM. Dubar et Gobert, consacre deux colonnes à cette grrrande manifestation, dont l'importance éclatera éblouissante, quand on saura que le général Ovigneur y assistait, flanqué des illustrations du barr au qui se nomment Fauchille, Houdoy et Danchin. Il manquait Brackers d'Hugo pour que les porteurs de peau de lapin de la basoche roublardo cléricale fussent tous présents.

L'entrée naturellement n'était ouverte qu'aux invités.

Le journal des nourrices annonce que la vaste salle est comble, et que les ouvriers sont en grand nombre.

La vérité, c'est que 150 personnes très exactement sont là, dont 100 bourgeois plus ou moins grisonnants — l'espoir du siècle écoulé — et 50 ouvriers qui avaient reçu à l'atelier, des émissaires de leurs patrons, des lettres d'invitation et n'avaient pas osé s'abstenir. Plusieurs membres du Parti ouvrier eux mêmes, de peur de perdre leur gagne pain, se sont rendus à cette réunion.

Il faut citer, parmi les patrons qui se trouvaient dans la salle, surveillant leurs salariés, MM. Coquart maître fondeur, et Borigitte, maître quincailler.

Aux premiers rangs, confortablement assis, tous les bons bourgeois déjà cités : par derrière et debout les ouvriers image saisissante de la part réservée dans la société aux travailleurs par le Comité républicain de gouvernement.

M. Barrois, président annonce que, dans deux ans il chassera les tyrans (*sic*) de l'Hôtel de Ville, Barrois, en chasseur de tyrans ! Quel tableau pour le Palais des Beaux Arts !

Il tente ensuite une critique du collectivisme qui paraît qu'il tend à rien moins » qu'à ramener la société à l'état primitif » d'une colonie d'abeilles ou de fourmis. »

« Toutefois, ajoute t-il, on ne nous dit pas où l'on prendra les neutres et les esclaves » !

Nous savons maintenant ce qui gêne M. Barrois dans le collectivisme. Il ne sait où l'on trouvera des esclaves ! Ne lui en faut il pas pour assurer ses revenus et cirer ses bottes ?

Après Barrois, Duhem ! Et ce sera assurément l'œuvre la plus grande du Comité républicain de gouvernement d'avoir fait parler Duhem. Nous signalons cet événement aux personnes qui ont des perroquets à dresser.

Car le *discours* de M. Duhem a déjà été lu par nous quelque part. Ce doit être dans l'*Echo*, vers le mois de janvier dernier. Ce n'est pas un discours c'est une circulaire, avec pour devise : « Ni réaction, ni révolution ». Un phonographe remplacera, dans la prochaine réunion, M. Duhem indisposé.

Après Duhem Gayet ! qui çà, Gayet ? Vous ne connaissez que lui C'est le même Gayet, qui a soutenu dans toutes ses réunions, le clérical Loyer.

Celui là commence par annoncé qu'il n'a jamais changé d'opinion. Et qui donc l'en accuse ? Clérical il était, clérical il est, clérical il restera. Voilà qui est entendu

Pendant une heure, il a parlé un peu de tout, et encore d'autre chose. Il doit être de la catégorie des avocats qui bavardent longtemps pour justifier leurs honoraires. Quand ils ont fini, le tribunal se venge en donnant le maximum à leurs clients

Ce qui distingue ce Gayet, c'est le toupet. Ce défenseur de Loyer, ne s'est-il pas placé sous le patronage du souvenir de Gambetta et de Jules Ferry ?

Il a même osé faire l'apologie du Sénat « qui a sauvé la France du péril boulangiste !»

Pour qui se souvient du rôle joué par la *Dépêche* dans l'affaire boulangiste, cette attitude de son ami Gayet donnera la mesure de la sincérité des opinions des hommes du « Comité républicain de gouvernement ».

Cléricaux honteux, parvenus hautains, ambitieux avant tout, ils déshonoreraient le mot « républicain », si quelqu'un pouvait croire au républicanisme de façade derrière lequel ils abritent leur volonté de conserver les privilèges politiques et économiques de leur classe.

« Où trouverons nous nos esclaves dans la société collectiviste ? » c'est leur président Barrois qui l'a dit, et c'est la morale de la journée

Quelques ouvriers qui assistaient à cette réunion nous ont dit aujourd'hui leur écœurement.

C'est de la propagande pour nous que font là MM. Barrois et Dubar, et c'est pourquoi nous plaçons ce compte rendu, sous la rubrique habituelle « *L'Action socialiste dans la Région du Nord.* »

A Wasquehal

Le bureau est ainsi composé : Les citoyens L. FORTER, adjoint au maire, président ; A. MILLE et BILLIART, assesseurs

Après une courte allocution du président la parole est donnée au citoyen GOSSELIN.

L'orateur fait le procès de l'opportunisme qui, maître du pouvoir, n'a pu apporter aucune amélioration au sort de la classe ouvrière. Après avoir préconisé l'union de tous les travailleurs dans les syndicats d'abord et au sein des groupes politiques ensuite, comme moyen puissant d'action, il engage tous les socialistes, tous les vrais républicains à redoubler d'activité, afin d'amener aux idées socialistes un contingent d'électeurs de plus en plus nombreux.

RAGHEBOOM expose, en un langage précis, la situation respective des partis à la veille de la grande consultation populaire. Tous les réactionnaires, autrefois si profondément unis, vont se fondre en un seul groupement auquel ils donneront telle étiquette et tel programme propre à amorcer les électeurs. Pour entraver la marche ascendante de l'idée socialiste, tout sera mis en œuvre.

Il importe donc de se préparer dès maintenant à la suprême bataille. Tous les camarades, dit Ragheboom, auront à cœur de contribuer à la victoire, chacun dans la mesure de ses moyens.

Notre ami parle ensuite avec éloquence de la réduction des heures de travail, du minimum de salaires, et critique avec force le projet de caisses de retraites des travailleurs, tel qu'il a été élaboré par de soi disant amis des ouvriers. Le succès obtenu par le conférencier a été très grand. Les applaudissements qui ont souligné les principaux passages ont montré combien il était en communauté d'idées avec les auditeurs.

Après un vain appel à la contradiction le président met aux voix l'ordre du jour suivant voté à l'unanimité :

« Les citoyens réunis le 12 décembre à la salle Saint Léger, affirment leur foi aux doctrines collectivistes et s'engagent à soutenir les revendications prolétariennes si brillamment exposés par les camarades Gosselin Ragheboom, et lèvent la séance au cri de vive la République sociale. »

La soirée s'est terminée par des chants socialistes.

A Mouveaux

Belle conférence dimanche soir, chez le citoyen Leabaye, rue de Lille.

Le citoyen ROUMIEUX présidait ; assesseurs, les citoyens DEMULDER et QUIVRON.

Successivement les citoyens POULET et SEVER ont pris la parole et se sont fait vivement applaudir

Un individu a essayé de répondre à Sever et de défendre la cause du maire Vincent, mais il s'est attiré de la part du député de Lille, une réplique des plus applaudies par l'assistance

La séance a été levée, après l'adoption d'un ordre du jour favorable à l'idée socialiste.

A Lille

Lundi 13 décembre, à 8 heures du soir, estaminet Thomas, place Cathinat, 13, réunion publique et contradictoire, avec le concours assuré des citoyens G. DELORY, maire de Lille, et H. GHESQUIÈRE, conseiller général, adjoint au maire de Lille.

A Roubaix

Samedi 18 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Café du Tribunal, rue du Grand-Chemin, conférence publique et contradictoire, avec le concours assuré des citoyens DECOCK, adjoint au maire de Roubaix, et GOSSELIN, délégué du Comité fédéral.

37

LE Conducteur d'Omnibus

PAR

ALFRED SIRVEN & A. SIÉGEL

DEUXIÈME PARTIE

Les Amoureux

— Elle est bien bonne tout de même ! Le père Bargel amoureux de la petite. Ça ne m'étonne pas qu'elle soit muette. Au contraire ! Sa première femme l'assourdissait avec ses cris et ses plaintes... il veut une maison calme, tranquille... C'est peut-être ça qui l'a guidé dans son choix, cet homme. C'est égal, qui est-ce qui aurait pu deviner, il y a six ans, quand la pauvre petite, abandonnée, tombait à nos genoux dans l'avenue de Clichy couverte de neige, que, des deux hommes qu'elle suppliait d'avoir pitié d'elle, l'un la reconnaîtrait comme sa fille et l'autre la demanderait plus tard en mariage. Ah ! que c'est drôle la vie ! Et Jean-Paul, avec sa mélancolie continuelle... qu'est-ce qu'il cache encore, celui-là ? Quel est le secret que, tout enfant, il n'a jamais voulu révéler ? Et pourquoi, depuis qu'il n'est plus un enfant, mais un jeune homme, pourquoi semble-t-il encore plus sombre, plus désespéré ?

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans la tête et dans le cœur de ce garçon-là ?

IV

Loriol habite toujours, dans la rue des Moines, la maison où, dix années auparavant, nous l'avons vu amener Marie et plus tard, Jean-Paul.

Il n'a seulement pris un appartement plus vaste et plus confortable au deuxième étage.

Cette dépense lui a été rendue facile par l'aide que les deux jeunes gens, gagnant tous deux leur vie, apportent au ménage.

La mère Loriol, encore alerte malgré son grand âge, n'a plus besoin d'aller travailler au dehors. Elle se consacre à la tenue de l'intérieur, où règnent l'ordre et la propreté.

Le salaire de Jean, les appointements de Jean-Paul, le gain de Marie, tout cela réuni permet aux braves gens de vivre dans une aisance relative.

Ils seraient parfaitement heureux, sans l'infirmité de la jeune fille qui les inquiète pour son avenir et sans la tristesse du jeune homme qui, sans altérer la bonté de son cœur, leur fait craindre parfois pour sa santé.

La sourde-muette est seule avec la vieille dans la petite salle à manger où une table dressée pour le dîner attend les deux hommes.

Sur une nappe éblouissante de blancheur, on a mis le couvert des jours de fête : les assiettes de porcelaine peinte, premiers ouvrages de Marie où l'on sent l'inexpérience, mais que l'on n'échangerait pas contre les plus beaux Sèvres du monde ; les fourchettes et les cuillères de ruolz, achetées par Jean-Paul sur le produit de sa dernière gratification, ainsi que les couteaux à manche d'ébène.

La lueur de la lampe à pétrole reposant sur une suspension de cuivre étincelant de propreté, se reflète dans le métal blanc des couverts et dans les lames des couteaux qui projettent des éclats de lumière, tant ils reluisent grâce aux soins de la mère Loriol, qui les astique avec amour.

La pièce, point grande, modestement meublée, présente cependant un aspect clair et joyeux, dû à la blancheur des rideaux de vitrage, à la bonne tenue générale des objets et surtout aux plantes et aux fleurs répandues à profusion dans les caisses posées sur l'appui des fenêtres, dans des pots qui ornent les deux bouts du buffet de noyer dans un joli vase qui fait le milieu de la table.

C'est fête enfin. Loriol a son congé mensuel. On dîne en famille, ce jour-là. Une fois tous les trente jours, ce n'est pas trop pour les braves gens.

Depuis un quart d'heure environ, Marie a cessé de travailler.

Elle s'est approchée de la croisée et, gracieusement accoudée sur la barre d'appui, elle fouille du regard le mouvement des passants dans la rue.

La mère Loriol, occupée à préparer le dessert, l'examine en souriant du coin de l'œil, tout en murmurant :

— C'est ça... elle ne peut plus tenir en place, la petite... il n'y a plus de travail, il n'y a plus rien... c'est l'heure où Jean-Paul va revenir... elle le guette d'avance comme toujours. S'aiment-ils, ces deux enfants-là, s'aiment-ils ! Vraiment il y a des instants où je trouve qu'ils s'aiment trop !

Soudain, la jeune fille s'est retournée et, abandonnant la fenêtre, a frappé joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

La vieille l'interroge du regard :

— C'est lui ?

Elle fait un signe affirmatif de la tête et court ouvrir la porte du palier.

Un jeune homme paraît.

C'est Jean-Paul.

Ils s'embrassent tendrement, charmants tous les deux, elle dans sa grâce juvénile, lui dans son élégance singulière pour un enfant du peuple.

Ce sont à présent deux beaux jeunes gens.

Marie est petite, mignonne, potelée. Ses yeux noirs, bien fendus, reflètent la bonté de son cœur et l'intelligence de son cerveau. Son sourire est délicieux, éclairé par des dents splendides qu'encadrent deux lèvres bien rouges.

Elle a, comme tous les sourds-muets, une mobilité de physionomie extraordinaire. Le geste, naturellement abondant, et d'une vivacité incroyable, est empreint d'une grâce parfaite.

Elle est ravissante, joyeuse et saine.

Jean-Paul, moins beau dans le sens académique du mot, dégage cependant une sympathie égale, malgré la mélancolie qui jette un voile sur sa bonne et loyale figure.

Il est grand, élancé. Une vigueur nerveuse règne dans toute sa personne. Ses traits manquent de régularité, mais ils sont intelligents, expressifs. Point joli garçon, ce qui vaut mieux.

Il est vêtu d'une façon simple, mais correcte. La toilette de Marie annonce une coquetterie pleine de goût. Ils forment vraiment un gentil couple.

Ils causent ensemble dans ce langage des sourds-muets que Jean-Paul a étudié mû par une pensée touchante.

Désormais, la jeune fille a auprès d'elle un véritable compagnon à qui elle peut communiquer ses impressions même les plus abstraites.

Il faut voir leurs mains et leurs doigts s'agiter rapidement et leurs traits, leurs regards mobiles ponctuer pour ainsi dire, leurs gestes et les rendre presque intelligibles pour ceux qui ne sont pas initiés à leur langage.

La main mignonne de Marie fait merveille ; ses doigts potelés se lèvent, se baissent, se plient avec grâce ou se redressent avec une agilité incroyable.

Jean-Paul, devenu aussi habile qu'elle à ce jeu, lui donne la réplique sans aucun embarras.

— Tu rentres bien tard, lui dit-elle ainsi.

— J'ai été retenu par un travail pressé, répond-il, sans cela sœurette, je serais revenu à l'heure ordinaire. Tu sais bien que j'ai hâte d'être auprès de toi. Et le père, où est-il donc ?

— Il est allé chez M. de Chelles avec Cartibieu et M. Bargel.

Le front de Jean-Paul s'assombrit.

Le jeune homme se dirigea vers la mère Loriol et l'embrassant à son tour :

— Le père est avec Bargel, d'après ce que vient de me dire Marie ?

— Oui.

— Il me déplaît, ce Bargel.

— Pourquoi ça ? c'est un brave homme.

— C'est possible, mais il a depuis quelque temps avec Marie des manières qui ne me conviennent pas.

— Comme tu es ombrageux ! Monsieur Bargel est honnête ; il n'est pas de ceux qui seraient capables d'abuser d'une pauvre fille dans la situation de la petite... et puis, à son âge... grommela Jean-Paul, il n'y a rien de si prétentieux que ces vieux beaux. Tout le temps qu'a vécu sa femme, il n'avait pas les ridicules qu'il affiche à présent, mais depuis son veuvage, il se donne des airs de jeune homme, il est toujours pomponné, estiqué !... Dieu me pardonne, je crois qu'il se teint.

— Vraiment, Jean-Paul, je ne te reconnais plus. Autrefois, tu ne disais de mal de personne, mais tu as mauvaise langue maintenant. Tu te moques de tout le monde.

— Aussitôt qu'un homme approche de